



« Des Français de toutes conditions sont conduits de la gare au camp »

André POIRMEUR,  
Compiègne, 1939-1945  
Compiègne, Telliez, 1958,  
p. 85  
(cliché anonyme)

Un convoi de déportés  
passe devant la gare  
(Vue prise par le journaliste  
Jean MERMET au travers  
des vitres de la lampisterie)

André POIRMEUR,  
Compiègne, 1939-1945,  
p. 95



Une partie du bas relief du sculpteur Georges Muguet figurant les déportés de Royallieu,  
sur le grand monument de l'avenue des Martyrs de la Liberté, édifié devant l'ancien camp en 1972.  
(Cliché J. Bernet, 2005)

# Les revenants de Royallieu

Pascale MARTIN (\*)

*Et puis  
mieux vaut ne pas y croire  
à ces histoires de revenants  
plus jamais vous ne dormirez  
si jamais vous les croyez  
ces spectres ces revenants  
ces revenants  
qui reviennent  
sans pouvoir même  
expliquer comment*

Charlotte Delbo (1)

Charlotte, Viva, Carmen, Lulu, Yvonne, toutes les Yvonne, les Madeleine, les Hélène, Olga, Cécile, Marguerite, Simone... Elles étaient 230 femmes, ce matin du 24 janvier 1943. Charlotte Delbo dit qu'il faisait *"un froid humide, avec un ciel bas et des traînées de brume qui*

*s'effiločiaient aux arbres"*. (2) Il était tôt ce dimanche-là. Elles ont traversé la ville presque déserte dans le petit matin blême. Elles n'ont croisé que quelques rares passants, des promeneurs avec leur chien, d'autres qui se hâtaient, peut-être pour se rendre à la messe. On les regarde à peine. Elles n'existent déjà plus : elles appartiennent à un autre monde. Debout dans les camions, elles chantent L'Hymne à la Joie et crient : *"Nous sommes des Résistantes ! Nous sommes déportées en Allemagne !"* Les yeux se baissent, gênés. Les regards se détournent. Elles sont comme invisibles. Sur le quai, le long train les attend. 1200 hommes y ont passé leur première nuit à grelotter, entassés pêle-mêle dans les wagons à bestiaux depuis la veille. Les quatre derniers wagons sont vides. Elles y montent, poussées par les soldats allemands, avec leurs valises, leurs sacs à mains, comme si elles partaient en voyage. Les amies s'installent côte à côte. L'une déplie sa couverture, l'autre s'enveloppe dans son manteau. Elles accrochent tant bien que mal leurs affaires aux clous des parois. Quand le train s'ébranle enfin, elles ignorent encore leur destination.

Auschwitz, Ravensbrück, Neuengamme, Buchenwald, Flossenbourg, Dachau, Mathausen, Sachsenhausen. Ce sont toutes les gares de l'enfer. 38 convois entre 1941 et 1944. 50000 hommes et femmes transitent par Compiègne. Chacun serre contre lui sa boule de pain, son saucisson. Le jour du départ, Robert Desnos (3), tintinnabulant de gamelles et de paquets, court le dernier, pressé par le gardien. Certains arborent des canadiennes, des bottes bien chaudes, pour affronter les rigueurs de l'hiver. D'autres traînent en arrière, guettant un père, une mère, une épouse, un enfant qui, prévenus la veille grâce à la Croix Rouge, comme Youki Desnos, attendent le passage des prisonniers au pied de la statue de Jeanne d'Arc. Les soldats les refoulent et les dispersent à grands coups de crosse. Tous courent alors jusqu'au pont provisoire. Un ultime adieu, un baiser jeté du bout des doigts. *"Je reviendrai !"* crient-ils tous. Combien seront-ils, les revenants de l'hôtel Lutétia (4) ?

Ce 24 janvier, un pâle soleil d'hiver brille sur Royallieu. Il fait très froid. A travers les grilles rouillées, je n'aperçois qu'un ter-

(\*) Professeur de lettres modernes au collège de Margny-les-Compiègne, elle prépare un recueil de nouvelles consacrées au camp de Royallieu et au départ des convois pour la déportation.

rain vague, un chantier en démolition, quelques arbres dépouillés, des touffes d'herbe couvertes de givre, des monceaux de feuilles mortes, un ou deux baraquements aux vitres cassées. Je cherche les fantômes de Charlotte et de ses compagnes, celui de Desnos et ceux de tous les détenus qui hantent encore ce *no man's land*. Je marche le long des barbelés. Je contemple, le cœur serré, les gravats, des pneus, des ordures, quelques canettes de bière éventrées, un bâtiment en briques. Une bouteille est posée par terre comme un bateau échoué, à côté d'une flaque de boue. Un corbeau noir jette un cri rauque. Un peu plus loin, je me heurte à un portail blanc, hermétiquement clos, dont la peinture s'écaille. J'essaie de regarder à travers les barreaux. "*Danger. Si vous approchez des barbelés, la sentinelle fera feu.*" C'est une entrée interdite, un chemin obstrué par les ronces que je ne peux emprunter pour remonter le passé. Derrière ce portail, il me semble les voir qui se promènent dans les allées. Certains ont été arrêtés en frac, d'autres en soutane, d'autres en pyjama. Desnos ressemble à Aristide Bruant avec sa pèlerine noire, ses guêtres, son chapeau.

Un peu plus loin, encore, je trouve une nouvelle entrée, couverte de rouille, avec des chaînes et toujours des barbelés. Les murs sont gris. D'un baraquement, il ne reste plus que les poutrelles en acier qui semblent flotter dans le vide. Au milieu, défilent les ombres des prisonniers, les corps décharnés de ceux qui ne sont pas revenus et qui ont laissé leurs derniers rêves à Royallieu. Je les ai vus tout à l'heure, sur le monument, maigres silhouettes de déportés, femmes au crâne rasé qui portent des enfants, cadavres empilés sur le sol, hommes à demi nus qui joignent les mains ou qui sont assis, la tête posée sur leurs genoux, le regard vide. Maintenant, ils passent et repas-

sent dans mes souvenirs, à travers les clôtures, les grillages, entre les allées jonchées des cendres des crématoires. Ce sont leurs voix que j'entends, portées par le vent de Royallieu, au-dessus de la forêt, d'un camp à un autre, de Tchécoslovaquie à la Pologne à l'Allemagne, leurs rires, leurs chansons, leurs espoirs qui se sont brisés à Compiègne, en descendant vers la gare, à l'aube d'un matin d'hiver ou d'été.

Royallieu, pourtant, c'était le paradis, m'ont dit quelques revenants. Entre la prison et la déportation, un havre de paix, avec juste les appels, matin et soir, qui punctuaient la vie du camp. On déambule dans les allées, à la recherche d'un visage connu. "*Quelles nouvelles ?*" demandait-on aux arrivants. "*La fin de la guerre approche, les boches sont foutus*". A Royallieu, tous, communistes, gaullistes, croyants, incroyants, bourgeois, ouvriers, écrivains, industriels, notables, artisans, résistants, trafiquants du marché noir, otages, ceux qui savent pourquoi ils sont là et ceux qui ne le savent pas, tous, venus des quatre coins de France et d'ailleurs, rêvent d'un monde meilleur, d'une société plus juste qui naîtra de leurs sacrifices. En attendant le jour de la délivrance, la vie continue. Des recettes de cuisine s'échangent autour de la soupe du midi, infâme brouet de carottes et de rutabagas. On partage les colis qui améliorent l'ordinaire. Desnos arpente le camp, déchiffre les lignes de toutes ces mains qui se tendent vers lui : il prédit le bonheur, l'amour, la santé. Il griffonne sur des bouts de papier un poème qui parle de craie et de silex, du sol de Compiègne, de la terre grasse et stérile qui porte l'empreinte de milliers de pas et du ciel de Compiègne, ce ciel chargé de tant de rêves et de souvenirs, que le soleil couchant inonde de son sang. La poésie est toujours le cheval qui court au-dessus des

collines et le ramène à ses amours, à "*la sirène d'Anthony qui chantait à Bourg-la-Reine*" (5). Chacun espère, comme lui, bientôt abandonner la poussière du *Frontstalag 122* (6)...

Pour s'occuper, on organise des concours de manille, de belote, des tournois de bridge et d'échec, des conférences, des courses à pied, des matches de foot. Au P'tit Casino, on donne une représentation théâtrale chaque dimanche. On creuse un tunnel en direction d'un puits d'extraction. Bien peu réussissent à s'évader. On écrase la vermine dans les paillasses et on se lave comme on peut, avec ou sans savon. L'hiver, on arrache les planches des lits pour se chauffer. Mais la vie continue, décidément, la vie d'avant, si rassurante, si familière, avec les visages des proches qu'on évoque sans cesse comme un talisman. Le commandant Illers (7) autorise même un mariage à l'intérieur du camp. Il accorde une heure d'intimité aux nouveaux mariés, avec une table entre eux et des gardes autour... Une heure pour oublier les barbelés, les miradors, l'homme aux chiens qui rôde la nuit entre les baraquements et dont les molosses, Klodo et Prado, font régner la terreur, l'incertitude du lendemain. Partira ? Partira pas ? Alors on glisse des petits mots, des billets aux familles, par-dessus les clôtures hérissées ou dans les poches d'un complice complaisant, le vidangeur des tinettes ou le marchand de légumes. Combien de ces petits mots, phrases hâtivement griffonnées sur un emballage de chocolat, sur du papier à cigarettes, arriveront à destination ? Les hommes profitent des corvées de soupe pour venir embrasser furtivement leurs femmes, prisonnières dans un autre baraquement. Des bruits courent. Demain, c'est le départ. Pour où ? Un camp de travail, là-bas, en Allemagne.

Pascale Martin,  
24 janvier 2006

**NOTES :**

(1) : Charlotte Delbo, entrée en Résistance avec son mari qui sera fusillé au Mont-Valérien, est arrêtée le 2 mars 1942. Transférée à la prison de Romainville, elle part pour Auschwitz-Birkenau, via Compiègne, le 24 janvier 1943. Elle est ensuite envoyée à Raisko puis au camp de Ravensbrück d'où elle est libérée par la Croix-Rouge suédoise en avril 1945. Elle est l'auteur de plusieurs récits et pièces de théâtre consacrés à son expérience des camps. Ce poème est extrait de *Une Connaissance Inutile* (éditions de Minuit)

(2) Charlotte Delbo raconte ce départ de Compiègne dans *Le Convoi* du 24 janvier (éditions de Minuit).

(3) Le poète Robert Desnos, arrêté le 22 février 1944, arrive au camp de Royallieu le 20 mars 1944. Le 27 avril de la même année, il part à destination d'Auschwitz. Après être passé par Buchenwald, Flossenbürg, Flöha, il arrive à Terezin où, atteint par l'épidémie de typhus, il meurt le 8 juin 1945, quelques jours après la libération du camp.

(4) L'hôtel Lutétia a servi de centre d'accueil pour les déportés qui revenaient des camps.

(5) Extrait du poème *Sol De Compiègne* écrit par Robert Desnos pendant son internement au camp de Royallieu.

(6) *Frontstalag 122* est le nom attribué en juin 1941 à l'ancienne caserne de Royallieu, devenue dès lors un camp d'internement pour prisonniers politiques et raciaux.

(7) Le commandant Illers était le commandant du *Frontstalag 122*

\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*

Un Allemand, juché sur une table, appelle les numéros matricules de ceux qui partent. Il y a la fouille, la carte qu'il faut remplir : "*Je serai transféré dans un autre camp. N'envoyez plus de colis, attendez ma nouvelle adresse*", la dernière nuit dans le camp C, ceux qui chantent, ceux qui prient, ceux qui dorment, allongés sur la paille, ceux qui ne disent rien et qui comptent les battements précipités de leur cœur qui s'emballent. Certains s'en vont à pieds, d'autres en camions par la rue de Paris, parfois celle de Saint-Germain et celle de Notre Dame de Bonsecours. Des volets clos s'entrouvrent, des mouchoirs s'agitent. Un vieillard, resté sous un porche grand ouvert, s'écrie : "*Courage, les enfants !*" Une dame se glisse entre deux gardes, en fin de colonne et offre un pain qu'elle cachait sous son manteau. Un soldat l'empoigne et la jette rudement sur le trottoir.

A quoi pensaient-ils donc, ces hommes et ces femmes, quand ils descendaient vers la gare, courant presque, bousculés par les Allemands qui crient : "*Schnell ! Schnell !*" Vite ! Toujours plus vite ! Plus une minute à perdre ! Au passage, ils perçoivent les mille bruits du quotidien, un réveil qui sonne, une voix d'enfant, un poste de radio. L'odeur du café à une fenêtre. Je refais leur trajet. Je suis, des années après, la longue colonne des prisonniers qui trébuchent sous le poids des bagages. Je revois d'autres femmes, celles du 25 janvier 1944, avec leurs solides manteaux de fourrure, leurs souliers à crampons, leurs bonnes couvertures chaudes roulées, ficelées avec des cordelettes nattées. Je ne connais pas tous leurs noms, seulement quelques-uns. La plupart ne sont que des anonymes, des matricules sans identité précise, des silhouettes indistinctes qui me précèdent vers la gare. Si peu reviendront. Qui se souvient des Simone, des

Yvonne, des Madeleine, des Pierre, des Roger, des François qui sont montés dans les trains de la mort, pendant les années noires, les années où régnait la barbarie ? Qui se rappelle des otages juifs de l'hiver 42 qui dépérissent de froid, de faim et de privations derrière les barbelés du *Frontstalag 122* ? Pour ceux-là et pour d'autres, Royallieu fut aussi un camp de la mort lente... Qui connaîtra jamais leur histoire, leurs souffrances, leur courage ou leur désespoir quand les portes des wagons se sont refermées avec fracas sur le quai de la gare de Compiègne ?

Alors, il vaut mieux y croire et les écouter, les récits de ces revenants, même s'ils troublent notre sommeil, même s'ils sont chargés d'horreur et de sang, car ils portent la voix des disparus et chantent avec Desnos :

*Nous laisserons notre poussière*

*Dans la poussière de Compiègne*

*Et nous emporterons nos amours*

*Nos amours qu'il nous en souviennent (5)*

**QU'IL NOUS EN SOUVIENNENT...**

- Merci à quelques revenants :*
- *Madeleine Jacob,*
  - *Eva Tichauer,*
  - *Roger Belot,*
  - *André Bessière,*
  - *Jacques Chupin,*
  - *Marcel Letort,*
  - *Pierre Saint-Macary,*
  - *Jacques Vigny.*